

Un lieu qui n'en est pas un

La mer et le poison, de Shusaku Endo, traduit du japonais par Moto Miho et Colette Yugué, Buchet-Castel, 192 p.

Alan Blum

Number 182, January–February 2002

Les auteurs de la cité : identité et urbanité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17858ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Blum, A. (2002). Un lieu qui n'en est pas un / *La mer et le poison*, de Shusaku Endo, traduit du japonais par Moto Miho et Colette Yugué, Buchet-Castel, 192 p. *Spirale*, (182), 26–27.



UN LIEU QUI N'EN EST PAS UN

LA MER ET LE POISON de Shusaku Endo

Traduit du japonais par Moto Miho et Colette Yugué, Buchet-Castel, 192 p.

PLUSIEURS ont cherché à découvrir une constante dans l'existence de lieux de transit tels que les salons des aéroports, la réception des hôtels, les salles d'attente des hôpitaux, les supermarchés ou les autoroutes où les gens tuent le temps, tentant peut-être ainsi de marquer leur subjectivité ou leur égocentrisme. Le non-lieu a par conséquent été désigné comme décor parfaitement corrélié avec ce rapport. Marc Augé écrit dans *Non-Lieu* : « Si un lieu peut se définir comme identitaire, relationnel et historique, un espace qui ne peut se définir [comme tel] définira un non-lieu. L'hypothèse ici défendue est que la surmodernité est productrice de non-lieux, c'est-à-dire d'espaces qui ne sont pas eux-mêmes des lieux anthropologiques [...]. Ceux-ci impose[nt] en effet aux consciences individuelles des expériences et des épreuves très nouvelles de solitude, directement liées à l'apparition et à la prolifération de non-lieux. [...] comme les lieux anthropologiques créent du social organique, les non-lieux créent de la contractualité solitaire. »

Il nous apparaît prudent de garder en mémoire le caractère social (« anthropologique ») du non-lieu comme rapport (malgré les « épreuves de subjectivité » qu'il suscite). Si le non-lieu est un rapport, la phénoménologie de l'attente qu'il nous invite à analyser devra alors être liée à une conception sociale du lieu. Ainsi, il est nécessaire de repérer des textes modèles qui rendraient le non-lieu transparent comme structure imaginative. Dans cette optique, le roman semble être un modèle adéquat.

Les « épreuves de solitude » ont été abordées dans la représentation du flâneur chez Baudelaire. Il manque cependant à la solitude de Baudelaire le caractère accablant de l'« épreuve » mentionnée par Augé, ce qui démontre que l'expérience de la solitude est due davantage à l'atmosphère pénétrante d'ennui et de laideur qui restreint l'initiative du sujet qu'à une caractéristique particulière du site du (soi-disant) non-lieu. La structure imaginative du non-lieu doit inclure la représentation de l'ennui et de la laideur qu'elle produit conjointement avec l'environnement. Dans ce sens, Baudelaire démontre exactement (comme l'a fait Benjamin) que ce ne sont pas les particularités du site qui créent l'expérience (son caractère solitaire, l'absence de gratification, sa laideur) mais plutôt l'incapacité à percevoir le site de façon poétique. D'où l'importance d'une revitalisation du cliché du non-lieu, non d'après les exemples implicites ou ostensifs de tels sites, mais plutôt par suite d'un

examen de la matérialisation des « épreuves de subjectivité » dans le rapport particulier à l'occupation. J'aimerais inscrire la poésie dans ce rapport, en prenant comme exemple les paragraphes introductifs du roman *La mer et le poison*, de Shusaku Endo. « C'était en août, au plus fort d'une épouvantable canicule, que je vins m'installer dans cette "zone résidentielle de Matsubara-ouest" — appellation toute arbitraire donnée par l'agence immobilière, l'endroit étant à une heure de Shinjuku et ayant de ce fait encore peu de maisons. »

Deux faits sont établis dans cette phrase : le narrateur a déménagé à cet endroit en août, pendant la canicule, et l'appellation de l'endroit est mensongère. L'agence immobilière utilise l'hyperbole « zone résidentielle » pour le décrire. Le narrateur ne raconte pas s'il a été victime de ce mensonge, ni les raisons qui ont motivé son déménagement. Par contre, il explique qu'à cet endroit, les maisons sont peu nombreuses ; c'est pourquoi la dénomination n'est pas appropriée. Bien qu'il semble attribuer ce vide à la distance qui sépare l'endroit de Shinjuku (gare du centre-ville de Tokyo), nous savons que d'autres endroits à égale distance d'une grande ville, soit les banlieues et les villes-dortoirs, sont souvent qualifiés de « zones résidentielles ».

Destination énigmatique

Retraçons, dans ce fragment, les bases nécessaires à la définition d'un lieu comme non-lieu. Si le non-lieu est « autre », c'est-à-dire différent du lieu, il ne peut cependant pas être un contraire, soit un « néant » (voir le *Sophiste* de Platon). L'altérité ou l'inexistence du non-lieu est déterminée par la perspective de la langue, puisque le locuteur oriente la lecture vers le lieu comme non-lieu. L'existence du non-être nous informe du rapport entre lieu et non-lieu et nous indique qu'à sa manière, ce dernier est un type de lieu. Cette constatation amène un questionnement sur la construction du lieu comme non-lieu et, conséquemment, sur le type de lieu qu'est le non-lieu.

Une réflexion s'impose. Notre présence en cet endroit est inexplicable ; c'est-à-dire que notre arrivée en ce lieu demeure une énigme, dont la présence est révélée par le silence du narrateur sur ses raisons et par son aveu du mensonge. Il se peut qu'il ait été tenté par ce que le nom laissait entrevoir, et que cette promesse ait motivé son déménagement. Il se peut également qu'il ait d'autres raisons, sur lesquelles il de-

meure silencieux. Qu'importe. À plusieurs égards, le non-lieu évoque un état d'indétermination : il a été faussement décrit, d'une façon que tous trouveront familière, et son statut en tant que destination demeure imprécis. Le non-lieu est une destination énigmatique qui existe, au mieux, dans les promesses mensongères.

L'absence de vie résidentielle, l'éloignement de la ville et la fausse représentation de l'affiche publicitaire caractérisent le non-lieu et font ressortir ses particularités. Le narrateur se retrouve seul en cet endroit, et la distance le séparant de Tokyo intensifie ce sentiment de solitude. Se retrouver seul avec soi-même, c'est une petite mort, alors que l'agence immobilière promettait la vie. Le non-lieu demeure inchangé par l'absence de l'autre ; la déception naît de cette constatation. Un homme qui ne peut pas donner sa vie pour quelqu'un se trouve également dans l'impossibilité de vivre pour quelqu'un d'autre. L'histoire du non-lieu est créée dans la première phrase, soulevant dès lors la question centrale du roman : pourquoi sommes-nous ici ? Pourquoi y aurait-il quelqu'un ici ? L'énigme de l'endroit ne porte pas tant sur son sens ou sur sa vraie nature que sur le sens de nos vies ; que sommes-nous réellement ? Le non-lieu provoque un questionnement personnel. Pourquoi suis-je ici ? Pourquoi sommes-nous ici, tous ? Quel est le sens de notre présence ici ? À l'origine, le non-lieu n'est pas un fait social, géographique ou économique, mais plutôt une donnée phénoménologique. Les sciences sociales ont tort d'identifier trop rapidement les espaces vacants, terrains abandonnés, aires interstitielles et autres sites semblables comme des non-lieux, puisque ces désignations ostensives prennent pour acquis la situation élémentaire dans laquelle le non-lieu est perçu comme ce qu'il est. Il est impossible d'en faire une proposition, de dire « ceci est un non-lieu » ; il s'agit plutôt d'un mouvement qui s'inscrit dans l'ordre symbolique du lieu.

Poursuivons notre lecture : « La route nationale longeait la gare, route unique, toute droite, où le soleil frappait dur et où passaient et repassaient des camions venus d'on ne savait où, chargés de gravier et de jeunes ouvriers, une serviette autour du cou, qui chantaient le succès du jour : "Faut pas pleurer si t'es un homme / En levant l'ancre : il faut sourire..." Chaque camion soulevait un épais tourbillon de poussière jaune, et quand elle retombait, il fallait un moment avant que n'apparaissent lentement des deux côtés de la route quelques boutiques : bureau de tabac, boucherie, pharmacie sur la droite, restaurant de soba, poste

d'essence sur la gauche. Ah! J'oubliais le tailleur. Installé à une cinquantaine de mètres du poste d'essence, il se dressait là une échoppe si solitaire, qu'on se demandait bien pourquoi il était venu choisir un endroit aussi perdu. »

La route nationale, les poids lourds qui « viennent d'on ne sait où », ainsi que les rayons impitoyables du soleil contribuent à l'anonymat de l'endroit, lieu caractérisé par une circulation lointaine et sa nature impersonnelle. On peut observer les camions et ressentir la chaleur, mais le regard n'est pas réciproque; on demeure invisible, dissimulé. La circulation routière et la chaleur s'intègrent au lieu authentique; elles font partie de son « identité », nous permettant ainsi de reconnaître la spécificité du lieu. La circulation annonce la métropole, comme le soleil aveuglant signale les tropiques. Dans le non-lieu, ces conditions, qui ne peuvent qu'être imposées, sont comme autant de facteurs externes qui apparaissent et disparaissent selon leur propre caprice, produisant chez le sujet l'impression d'être manipulé. Le non-lieu n'a aucun pouvoir sur de telles conditions et, par conséquent, demeure invisible jusqu'à ce qu'elles soient favorables à son exposition, de la même façon que la boutique redevient visible quand la poussière retombe. Ainsi, l'habitant n'a d'autre choix que de s'intégrer à ce rapport.

L'oubli du lieu

Le non-lieu et les boutiques qui le distinguent n'ont pas la faculté de persister dans la mémoire au-delà des mouvements de la nature et de ses « tourbillons de poussière ». Le non-lieu ne s'inscrit pas dans le souvenir, (« Ah! J'oubliais... »); son existence se matérialise seulement quand les nuages de poussière se dissipent et que la nature lui permet d'être vu. En effet, c'est ainsi que l'existence du non-lieu en tant que lieu se révèle. Jusqu'à ce que la poussière retombe, il répond « j'oubliais » à la question « pourquoi es-tu ici? ». Comme l'obscurité, la poussière soulevée par le passage des véhicules masque temporairement la lisibilité et les traits distinctifs du lieu, nous permettant tour à tour de nous le rappeler ou de l'oublier. Toutefois, le lieu est le bureau de tabac, la boucherie, la pharmacie, le restaurant de soba et le poste d'essence. Le non-lieu est ces boutiques, et celles-ci satisfont les besoins primaires en fournissant de quoi fumer, de la nourriture, des médicaments et de l'essence. Le non-lieu répond aux exigences de base, aux besoins vitaux, mais sans s'occuper (se préoccuper?) du reste.

Le « Ah! J'oubliais » indique que, quand la poussière disparaît, le narrateur peut se rappeler que le non-lieu dépasse l'objectif premier de survie; en plus des autres boutiques, il y a également l'échoppe d'un tailleur. Cette dernière, ainsi que le soupçon de frivolité qui s'en dégage, s'effacent derrière la puissance des conditions externes, mais ils peuvent réapparaître quand la poussière retombe. Le caractère poignant du non-lieu est dévoilé par la présence du tailleur

et la notion d'intermédiaire. Pourquoi le désir incarné par les vêtements se ferait-il sentir en un tel lieu? De plus, le mannequin peint donne à la boutique un air excentrique, comme si celle-ci avait absorbé l'aspiration érotique du non-lieu à être un lieu réel, à se distinguer d'une quelconque façon. Ceci rappelle le truisme suivant : le non-lieu pourrait posséder certaines caractéristiques distinctives, représentatives de son effort pour se différencier de ce qui lui est extérieur. L'« identité sociale » mentionnée ici et l'excentricité du non-lieu vont souvent de pair.

Le texte se poursuit ainsi : « La poussière des camions avait entièrement blanchi l'inscription "Tailleur pour hommes" ainsi que la vitre de la devanture où se trouvait un mannequin-buste, couleur chair, d'homme blanc, de ceux qu'on montre aux louches expositions d'hygiène et autres. De la



Les jardins urbains : Sylvain de D. Hausmann, 1998 DR

peinture rouge sur la tête devait vouloir imiter des cheveux blonds. Le nez pointu, les yeux bleus, il souriait toute la journée d'un air énigmatique. » Quelle énigme le mannequin pose-t-il? Sa présence même dans un tel lieu soulève certaines questions : pourquoi a-t-il été créé? Pourquoi l'a-t-on fait buste, et non corps entier? Pourquoi l'homme est-il blanc de peau et blond de cheveux alors qu'il se trouve au Japon? Pourquoi sourit-il? Voici les réponses : son créateur avait un rêve, il n'a pas pu le compléter, il se souvient de la guerre, et son visage pourrait-il exprimer autre chose qu'une souffrance bénigne?

Le non-lieu est déstabilisant parce qu'il nous force à nous demander pourquoi nous sommes là. Tout comme le narrateur, le mannequin n'est pas à sa place; une moitié d'homme, de la mauvaise nationalité et de la mauvaise couleur, affichant un sourire inconvenant alors qu'il devrait avoir l'air triste. Le mannequin pourrait refléter l'image de toute personne qui se trouve dans un tel lieu; inopportun, incomplet, mal agencé,

forcé à sourire par l'intensité de la douleur. Nous ignorons la raison de notre présence ici, on se sent seul, incomplet, dans un monde sans vie. L'environnement du narrateur comprend une circulation indifférente, une chaleur oppressante, les devantures de boutiques qui offrent les services de base, et la mine contrariante d'un mannequin. Une expression définitoire du non-lieu semble se dégager de cet ensemble, comme étant le rapport au sentiment d'altérité. L'être se perçoit comme l'unique source de vie dans un désert d'inaction.

Le lieu anonyme

Comme la promesse mensongère, le non-lieu se révèle dans les textes qui, comme plusieurs l'ont dit, remplacent les actions. Une voix anonyme semble être à l'origine de l'organisation du lieu, de ses façades et de sa représentation. L'absence d'un locuteur transparent dans le texte, c'est-à-dire quelqu'un à qui l'on pourrait s'adresser, est révélatrice, puisque les mots du texte doivent toujours être développés, compris et calculés, alors que les actions qu'il recommande sont souvent contradictoires ou obscures. La lisibilité du non-lieu tour à tour se manifeste et s'estompe, c'est-à-dire que son obscurité le rend indescriptible et rend son sujet incohérent, incapable de définir ce qu'il possède en propre. Le non-lieu n'a d'autre prétention que l'approvisionnement, signifiant ainsi qu'il s'acquitte de sa responsabilité d'assurer la survie, sans plus.

Le lien entre non-lieu et narration apparaît dans le questionnement sur le sentiment d'altérité. Les extraits du roman d'Endo nous permettent de recouvrer ce sentiment comme un phénomène qui peut se matérialiser dans une variété de sites et à diverses occasions (dans une ville ou au travail). Pourquoi suis-je ici, en ce lieu? Quelle destinée traîtresse m'a mené ici? La justice entre également en jeu : qu'ai-je fait pour mériter ce lieu? La notion fragile du non-lieu comme site spécifique ou comme étant invariablement lié à l'attente est aussi réitérée. Il n'est nul besoin de mentionner la salle d'attente d'un hôpital ou la transaction « dépersonnalisée » au guichet automatique, puisque le sujet se trouverait placé dans ce que Benjamin a appelé un déterminisme fantôme (« stick figure of a determinist »). Pourtant, le non-lieu en tant que rapport n'est pas innocent, ni même « simplement une question d'interprétation », puisque sa banalité semble être pénétrante. La laideur du site à l'extérieur de Tokyo est réelle; sa température, sa poussière, les boutiques et la circulation en font inévitablement partie. Le non-lieu tue la poésie, mais cela ne signifie pas qu'il existe uniquement dans l'œil de celui qui l'aperçoit. Nous ne sommes pas loin de cette situation sociale qu'on nomme le calvaire.

ALAN BLUM

Traduit de l'anglais par Geneviève Lortie-Sormany